

**LE DEVOIR DE VIOLENCE ET LES MILLE ET UNE BIBLES DU SEXE : EXTRAIT  
DE NAISSANCE DU ROMAN DU SEXE DANS  
LES LITTÉRATURES SUBSAHARIENNES**

**Innocent BEKALE NGUEMA**

Littérature française et francophone, Université de Lille, France

Rattaché au laboratoire ALITHILA

[bekalenguemainnocent@yahoo.fr](mailto:bekalenguemainnocent@yahoo.fr)

&

**Alexia EPANDJA**

Littérature française et francophone, Université de Lille, France

Rattaché au laboratoire ALITHILA

[desiree.epandja@gmail.com](mailto:desiree.epandja@gmail.com)

**Résumé :** Les littératures subsahariennes ont longtemps été dominées par la poétique de la pudeur : un style exploitant un assortiment narratif pour voiler le sexe, le révéler dans les silences, à travers les images, les suggestions et autres stratégies d'écriture. Mais au fil des années et des générations d'écrivains, l'inscription de la sexualité s'est graduellement affranchie des carcans obstruant l'expression du sexe. D'Ousmane Socé (1935 & 1937) à Mongo Beti (1957), quelques écrivains rompent peu à peu le tacite pacte sociolittéraire qui sacralisait la sexualité et imposait la retenue lors de son évocation. L'œuvre de Yambo Ouologuem – notamment *Le Devoir de violence* (1968) et *Les Mille et une bibles du sexe* (1969), textes où l'érotisme est constant, irrigue les intrigues telle une antienne diffusant une ambiance pornographique – passe pour l'extrait de naissance d'une écriture qui se veut universelle, sexualisée et débarrassée des pesanteurs idéologiques qui cloîtraient l'écriture romanesque « dans la référence-révérence à l'endroit d'une Afrique parfois mythique » (Diop, 2007, p.10).

**Mots-clés :** Littératures subsahariennes, sexualité, transgression, émancipation.

**LE DEVOIR DE VIOLENCE AND LES MILLE ET UNE BIBLES DU SEXE : BIRTH  
CERTIFICATE OF SEXUAL NOVEL IN THE SUB SAHARAN LITERATURE**

**Abstract:** Sub-Saharan literature has long been dominated by the poetic of modesty: a style exploiting a set of mechanisms to obscure sex and its pleasure, and revealing it in silences through images, suggestions and other narrative strategies. But over the years and generations of writers, the inscription of sexuality has gradually freed from the constraints obstructing the open expression of sex. From Ousmane Socé to Mongo Beti, some writers broke slightly the tacit socio-literary pact which sanctified and objected to speak about sexuality. The Yambo Ouologuem's work – notably *Le Devoir de violence* and *Les Mille et une bibles du sexe*, in which sex remains constant, irrigates texts like an antiphon diffusing a pornographic atmosphere – is considered as the birth certificate of a writing that is supposed to be universal, sexualized and freed from the ideological heaviness which cloistered the romantic writing "in the reference-reverence to the place of a sometimes mythical Africa" (Diop, 2007, p.10).

**Keywords :** Sub-Saharan literature, sexualité, transgression, emancipation.

## Introduction

« Chaque nouvelle génération doit apprendre et assumer son destin sexuel, chaque personne doit être encodée selon le statut approprié à l'intérieur du système », affirmait Gayle Rubin (1998, p.37). Les générations d'écrivains africains semblent parfaitement intégrer cette vision et assumer leur contemporanéité en matière de rapport au sexe. Les premiers auteurs africains se sont accommodés aux codes socioculturels qui leur imposaient, hypocritement, le silence vis-à-vis du sexe, tandis que les décennies 50 et 60 permettent à certains, en accord avec les mutations sociales en cours, de prospecter timidement une écriture ouverte aux feux de l'amour et à la scripturalité du sexe, surtout dans sa relation au désir (Bekale Nguema & Ngodjo, 2021). Les dernières années de la décennie 60 introduisent une ère nouvelle dans l'expression de la sexualité, laquelle ère se pose comme un aboutissement du processus de décolonisation sexuelle initié par la génération antérieure. Publiés en 1968 et 1969, *Le Devoir de violence* et *Les Mille et une bibles du sexe* – commis sous le pseudonyme d'Utto Rodolph – s'avèrent fondateurs de ce décloisonnement littéraire.

La présente recherche interroge donc les modalités de l'expérience esthétique de Yambo Ouologuem. En d'autres mots, comment a-t-il pu et su, par le biais de ces deux ouvrages, renouveler, sur le plan esthétique et thématique au moins, les littératures subsahariennes et poser le fondement d'une écriture érotique<sup>1</sup> ? Il s'agira ici, à partir d'une analyse thématique, de démontrer les mécanismes exploités par le romancier pour déconstruire un certain égocentrisme littéraire, et ouvrir une lézarde à une production nourrie par une volonté de liberté, brèche que de nombreux écrivains après lui forceront pour découvrir une écriture entraînant et ouverte aux vertiges charnels.

### I. *Le Devoir de violence* : réception critique et apport littéraire

D'évidence, la fin des années 60 est une période charnière pour les littératures au sud du Sahara, particulièrement dans la mise en écriture de l'érotisme. Cette période donne le ton d'une ère littéraire nouvelle, d'abord marquée en 1968 par l'édition du *Devoir de violence*. Après publication, l'auteur et son ouvrage vivent une histoire mouvementée : « Jamais roman n'aura connu, dans la littérature africaine, de destin aussi singulier », note Désiré Nyela (2006). Consacré par le prix Renaudot un mois après sa sortie, le texte est ensuite brutalement soustrait des rayons des

---

<sup>1</sup> On fait ici allusion au sens de cette notion tel qu'on l'entend ou le conçoit généralement dans la littérature française. L'« érotisme » (ou sous sa forme adjectivée « érotique ») y désigne la sexualité dans son rapport au sexe, à l'amour, au plaisir et au désir des sens. Les catégories narratives érotisme/pornographie (obscène, grivois, licencieux... aussi) intègrent la littérature dite érotique. Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter les grandes œuvres traitant de l'érotisme : *Histoire de l'érotisme en Europe* (Gorvil, 1933), *Le Dictionnaire des œuvres érotiques* (Pia & al., 1971), *Anthologie historique des lectures érotiques* (Pauvert, 1982), *Histoire de la littérature érotique* (Alexandrian, 1989), etc. Ces ouvrages étudient et décrivent des textes abordant les problématiques en lien au sexe et son plaisir, sa relation avec des concepts comme l'amour, la folie ou la mort..., le désir et la tension qui en résultent, la séduction et ses ramifications, le corps dans tous ses états, au travers du temps et dans divers groupes sociaux, et ce sous les prismes anthropologique, littéraire, socioculturel, historique... Le champ de l'érotisme est si étendu qu'Étiemble (1987, p.31), dans une récrimination contre la pornographie et ses marchands, accumule des adjectifs par trop souvent usités pour traduire le mot érotique : « Cochon, croustilleux, cru, curieux, égrillard, émoustillant, galant, gaulois, graveleux, grivois, lascif, leste, libertin, libidineux, libre, licencieux, lubrique, luxurieux, obscène, paillard, polisson, pornographique, rare, salace, satyrique, scatologique, voilà quelques-uns des adjectifs dont nous désignons certaines œuvres littéraires que notre siècle habile à tout confondre langagièrement, à tout réduire au plus petit commun dénominateur, choisit d'appeler d'un seul mot : érotique. »

librairies en raison d'accusations de plagiat, puis éclipsé durant une trentaine d'années, alors que l'auteur sombre dans l'anonymat. Sa réédition en 2003, par Le Serpent à Plumes, peut témoigner à la fois de la réhabilitation de l'auteur et d'une forme de reconnaissance de la puissance littéraire d'une œuvre iconoclaste clivant. Reconnaissance aussi du jeu d'intertextes du romancier, entre inspiration, réécriture, détournement et dérision. Car, on peut aujourd'hui le soutenir : Yambo Ouologuem ne pille ni Graham Greene – *It's a Battlefield* (1934) – ni André Schwarz-Bart – *Le Dernier des Justes* (1959) – ni John Dann MacDonald – *Les Énergumènes* (1962) – ni Guy de Maupassant – les nouvelles « Le Port » et « Le Gueux » – ni quelque autre auteur ; mais en tant que styliste, il fait des « appropriations » ouvertes des codes d'écriture européenne et emprunte aux œuvres de la littérature mondiale. Malgré ces péripéties qui ont porté atteinte à l'intégrité morale de l'auteur et à la réputation littéraire de l'ouvrage, *Le Devoir de violence* est considéré comme un texte majeur dans l'Histoire des littératures francophones subsahariennes. Dans la préface de l'édition susmentionnée, Christopher Wise affirme :

[...] la réception critique du devoir de violence constitue l'un des chapitres les plus intéressants de la littérature africaine. D'aucuns considèrent que Ouologuem a asséné un coup de grâce à la négritude senghorienne, ouvrant ainsi la voie à une littérature plus authentique, débarrassée de ce besoin maladif d'édifier, en Afrique, un passé falsifié. Pour d'autres, le portrait « inopportun » de l'histoire africaine que dessine Ouologuem a dévoilé au grand jour des horreurs que beaucoup auraient préféré oublier.

Ouologuem (2003, p.7)

Ce roman bouleverse surtout pour deux motifs, lesquels vont de manière considérable influencer la prochaine génération. D'une part, le romancier procède à une rupture esthétique – il enchevêtre dans la narration d'une geste une polygraphie et des tonalités diverses : l'oralisation du récit, la force de l'image, la liberté de ton<sup>2</sup> au travers de l'insolence et de l'exubérance (d'un jeune écrivain de vingt-huit ans), le drame, la pornographie, la sorcellerie, etc. – et développe, d'autre part, sur l'Afrique, un discours aux antipodes de l'image très souvent servie par l'intelligentsia africaine de l'époque. En effet, il se dégage du texte un sombre tableau d'une Afrique engoncée dans ses ignominies, dirigée par des hommes peu recommandables. Cette Afrique esclavagiste, cauteleuse quant à l'usage de la tyrannie, affectionnant les tractations politiques en tout genre, se vautre dans un océan de malheurs avant l'arrivée du colon. La lignée des Saïf et ses acolytes portent avec maestria cette image peu glorieuse, et rivalisent d'ingéniosité à des fins cyniques. L'Africain de pouvoir est dans cette fresque historique une bête politique ; et la force, mais surtout la ruse déterminent la longévité et le succès dans le règne animal. Ici, la ruse devient un atout, un art, celui de « dialoguer avec la vie » (Ouologuem, 1968, p.203), et un moyen efficace de rallier celle-ci à sa cause. Le romancier prend ainsi à rebours le discours de

<sup>2</sup> Dans ses notes de lecture du manuscrit du *Devoir de violence*, Jean Cayrol, lecteur aux éditions du Seuil, capte très tôt la grande liberté de ton de Yambo Ouologuem : « Bien que j'aie pu lire depuis des années des manuscrits d'écrivains noirs, je n'ai jamais trouvé une telle liberté dans la manière de raconter en utilisant le mode caricatural ou le mode délirant, un tel panorama où tout se mêle : cruauté, érotisme, images fiévreuses etc. » (Orban, 2018, p.7).

victimisation qui faisait florès dans les milieux littéraires négro-africains en France. L'image romantique d'une Afrique innocente, parfois naïvement figurée par ses homologues est battue en brèche.

Concernant la rupture esthétique, l'auteur de la *Lettre à la France nègre* (1969) réinvente l'écriture sur le sexe. Il bouscule les lignes, culbute et retourne la sacralité de la sexualité. Sous sa plume, les réticences morales, culturelles et religieuses qui pesaient sur les anciennes générations sont aisément franchies. Et l'idée qu'« Écrire, c'est sodomiser le lecteur »<sup>3</sup>, acquiert toute sa portée, aussi bien dans la grivoiserie du récit que sa dimension dramatique : l'orgie sacrificielle dans les entrailles de la brousse est symptomatique de cette intrication du plaisir, de la sorcellerie et de la mort (Ouologuem, 1968, p.27), qui ne peut laisser le lecteur indifférent. Émerge de ce travail de création une écriture scabreuse, une licence qui se veut universelle ; une écriture où le sexe a droit de cité, peut paraître banalisé, éjaculé au gré des intentions de l'auteur :

La femme se taisait, pénétrée de sensations très douces. La tête de Kassoumi reposait sur son épaule ; brusquement il lui baisa les lèvres. Elle eut une révolte furieuse, et, pour l'éviter, se jeta sur le dos. Il la culbuta. Mais elle rabattit vite son habit sur sa cuisse, voulut fuir. Il s'affala sur elle, la couvrant de tout son corps, griffé, tambouriné, harcelé par le cuir des seins et la poitrine orageuse de la femme. Il poursuivit longtemps cette bouche qui le fuyait, puis, la joignant, y noua la sienne. Alors, affolée, elle le caressa, lui rendit, lui labourant les reins, son baiser ; et, flancs gonflés, tout envahie d'un délicieux sentiment de défaite, sa résistance, elle la sentit, comme écrasée par un poids trop lourd, tomber [...] La femme portait l'homme comme la mer un navire, d'un mouvement lent de bercement, avec des montées et descentes, suggérant à peine la violence sous-jacente. Ils murmuraient, sanglotaient au cours de ce voyage, et leurs mouvements, avec insistance, s'accéléchèrent au point de devenir d'une puissance insoutenable, et qui fusait d'eux. L'homme poussa un grognement, laissant son arme aller plus vite, plus loin, plus fort entre les cuisses de la femme. Le venin jaillit ; et soudain ils sentirent qu'ils manquaient d'air, qu'ils allaient exploser ou mourir ! [...] Ils s'en éveillèrent, vibrants, fous, muets ; las ; vidés ; oreilles bourdonnantes. Comblés, obsédés, tant ils se sentaient toujours possédés l'un l'autre.

Ouologuem (1968, pp.55-56)

À la différence de *Mission terminée* (1957), par exemple, texte où la scène érotique ne va pas à son terme – Mongo Beti explorant dans une scène la tension mue par le désir et le plaisir de palper un corps de femme ferme et voluptueux –, Yambo Ouologuem développe de façon fournie l'acte amoureux : de la conquête du partenaire à l'accouplement, et de celui-ci à l'orgasme, via les différentes pratiques de sexualité pour y parvenir. Dans le précédent extrait de texte, l'auteur décrit un accouplement impliquant Kassoumi et Tambira. Les préliminaires à l'acte sexuel : les passions corporelles de la jeune femme (« pénétrée de sensations très douces »), les jeux de corps – entre désir et refus incertain –, l'enthousiasme frénétique de l'homme

<sup>3</sup> Propos de Catherine Breillat, ici cité à partir de *Sexe et littérature aujourd'hui* d'Olivier Bessard-Banquy (2010, p.89).

(« harcelé par le cuir des seins et la poitrine orageuse de la femme ») ; la copulation et la volupté qui en découle, dont le summum est l'effusion séminale (« Le venin jaillit »), sont librement mentionnés. L'auteur ose ce que les autres écrivains s'interdisaient. Sous sa plume, la scène de sexe se transforme en un laboratoire d'expérimentation. Elle devient simultanément cet espace d'expression de tous les excès érotiques, et le lieu où le lexique peut parfois, à la fois paraître poétique, très imagé – comme dans le précédent extrait – et entremêler animalité et obscénité, en témoigne la description du coït entre Awa, l'administrateur colonial Chevalier et ses deux setters Dick et Médor :

Comment va ma petite négresse ? interrogea-t-il, engourdi comme une perdrix dans la bruyère. As-tu joui un peu ? [...] – Oh ! jamais je n'avais encore vu ça », gémit Awa qu'une claque de Chevalier [l'administrateur blanc] fit aboyer, et elle se lova de plaisir, haletant sous la cruelle caresse, le branlant comme une reine ou une savante putain. Sa bouche semblait toujours affamée du mollusque rose et dodu de l'homme, et sa langue dans sa bouche la démangeait de suçoter la perle d'un orient somptueux, qui s'écoulait, écumante comme à regret, de la tige... [...] – Awa – une table plantureuse ! Ève aux reins frénétiques, elle cajola l'homme, l'embrassa, le mordit, le gratta, le fouetta, lui suça nez oreilles gorge, aisselles nombril et sexe si voluptueusement, que l'administrateur, découvrant l'ardant pays de ce royaume féminin, la garda pour de bon, vécut une passion fanatique, effrénée, haletante, l'âme en extase.

Ouologuem (1968, p.71)

La témérité du romancier ne fait donc aucun doute. Le degré de cette représentation est tout à fait singulier, et prouve que si l'histoire africaine est une histoire de sang, elle est aussi, à en croire Daniel Delas (2003, p.13), une histoire de sexe : « scène d'amour « normal » entre Kassoumi et Tambira, scène bestiale entre l'administrateur, ses chiens et une jeune espionne noire, scène de sexe entre le noir Madoubo et la jeune Allemande Sonia, observée par un tiers, lequel est à son tour surpris par sa fiancée qu'il va tuer, scène de viol d'une mère de famille par le féticheur. » Cette description du chercheur est très fragmentaire. On pourrait y ajouter d'autres pratiques sexuelles : le droit de dépuçelage exercé par Saïf sur son esclave Kassoumi, le voyeurisme et l'onanisme de Sankolo, les relations homosexuelles de Raymond Spartacus Kassoumi avec un français nommé Lambert, son inceste dramatique avec sa cadette Kadidia, les nombreuses orgies en Afrique et en Europe, etc. Avec ce texte saturé d'images fortes, Yambo Ouologuem signe à la fois le terme du règne de la pudeur scripturale qui tenaillait l'écriture subsaharienne francophone, et annonce ou amorce lui-même, « un ton nouveau de la littérature africaine : moins pudibonde, moins afrocentriste, moins nègre » (Delas, 2003, p.13). Ainsi, *Le Devoir de violence* ouvre les portes à un nouveau mode d'énonciation du sexe. À contresens du style réservé, retenu, qui propose la visibilité du sexe dans les détours, en filigrane, offrant du coup au lecteur un sexe discret, le romancier malien oppose et impose un sexe atmosphérique, qui emplit l'espace textuel. De cette manière, Yambo Ouologuem pose la substructure d'une graphie dénuée de toute

entrave, quasi pornographique. *Les Mille et une bibles du sexe* en ont justement les allures.

## 2. *Les Mille et une bibles du sexe* : entre réflexions sur l'érotisme et volonté de choquer

*Les Mille et une bibles du sexe* sont une œuvre qui apparaît comme une encyclopédie charnelle. L'auteur y relate des morceaux de vies intimes. Environ trois cents couples de la classe bourgeoise (des affaires, du spectacle, de l'industrie...) relatent leurs odyssees sexuelles sous la forme des « confessions-poker ». Au fil des lignes, le paysage français de la société de plaisir des années 60 se dessine et révèle les obsessions profondes et les bas instincts d'un Paris libertin. L'avertissement de l'écrivain suggère que l'ouvrage explore le sexe dans tous ses états. L'auteur partage de ce fait la philosophie épicurienne – qu'il rive au reste en épigraphe –, qui veut qu'« Aucun plaisir n'est en soi un mal » (Ouologuem, 1969, p.19). Aucun sentiment aussi, de honte, d'infraction, de vice, de crime ne devrait peser sur les délices sexuels et leur scripturalité :

C'est le destin du sexe de paraître moins romantique que le désir. De là sans doute le classicisme vivant de sa pratique. L'amour y mérite sa place au même titre que la perversion. Le culte de la complicité y est l'évangile où l'acte noie les tragédies individuelles. Et les mondes divers de l'orgasme et de la jouissance y deviennent des venins rares : entretenus par le génie de l'érotisme.

Ouologuem (1969, p.12)

La prédilection de Yambo Ouologuem pour les œuvres de chair, à une époque où l'érotisme littéraire a le vent en poupe – *Le Con d'Irène* (1928), *Le Supplice d'une queue* (1931), *Madame Edwarda* (1941), *Histoire d'O* (1954), la quadrilogie *Emmanuelle* (de 1959 à 1968), *La Négresse muette* (1968), etc. –, conduit des critiques à l'instar de Valentin-Yves Mudimbe à voir en lui un Africain corrompu par la pornographie occidentale, lorsqu'il n'est pas accusé de mercantilisme éditorial. Loin de tout jugement de valeur, il est possible d'appréhender dans cette écriture un modèle de désacralisation de la sexualité. Car le but escompté par l'auteur est probablement de donner à voir le sexe tel un thème analogue aux autres – voire un tantinet plus complexe à manipuler –, méritant, si l'on souscrit à l'antécédent propos, une attention du même ordre. Dans cette perspective, l'écriture ouologuemienne s'inscrirait dans une entreprise plus vaste : faire de l'érotisme le ferment de la vaste œuvre qu'il ambitionne (Gahungu, 2019, p.1). En effet, l'œuvre de Yambo Ouologuem soumise sans suite éditoriale entre 1963 et 1968 aux éditions du Seuil – *Le Devoir de violence*, *La Salive noire*, *Humble soif*, etc. – témoigne non seulement d'une « ébullition créative », mais également de la constance de l'érotisme. Pour quel but ?

Céline Gahungu interroge à bon droit cette dimension caractéristique de sa production dans « Ouologuem porno/graphie : une érotique de la création ». Elle y démontre la fascination du romancier pour l'immédiateté et le dynamisme de l'œuvre érotique ; car le travail de création de cette catégorie narrative plante « une dynamique de lecture mimétique ». En d'autres termes, comme le souligne dans une

moindre mesure Roland Barthes (1973), l'auteur faisant dans le style licencieux suscite – volontairement souvent – une émotion chez le lecteur de nature à transformer la communion avec le texte, dans la lecture, en une jouissance. La réussite de l'effet réside dans la finesse du subterfuge mobilisé par l'auteur : la manière dont il flagorne l'imagination du lecteur, l'alternance des rythmes, la succession des scènes érotiques visant à entretenir le désir, etc. Par le biais de ces procédés narratifs, au-delà du « système » en construction (bien qu'inachevé), Ouologuem brode ses liens avec le lecteur, révélant en même temps un art : « La praxis et la théorie littéraires de Yambo Ouologuem accordent aux lecteurs une place importante : l'écriture prend les proportions d'un nouvel art d'aimer dont ils sont les destinataires privilégiés » (Gahungu, 2019, p.3).

Dans tous les cas, par ce travail de création, on peut s'accorder sur l'effet *déscandalisant* de cette écriture polymorphe, qui rompt à l'occasion avec les nostalgiques de l'invulnérable pudeur verbale, devenue inconsciemment chère au lecteur africain. Cette écriture réduit le caractère choquant de la scripturalité de l'érotisme par le flux de scènes et la visibilité des pratiques que la société tente de mettre en marge. La stratégie pornographique se décèle à ce niveau. Car, se référant à Dominique Maingueneau (2007, p.33), le récit pornographique a un but, il « entend donner une visibilité maximale à des pratiques auxquelles la société cherche au contraire à donner une visibilité minimale, voire pour certaines aucune visibilité. » La société, qui encode son mode de fonctionnement pour des raisons qui paraissent évidentes, distingue ce qui peut être montré de ce qui ne peut l'être. Le texte à caractère pornographique, en revanche, « se donne le droit de tout montrer, mais ce « tout » n'est en réalité que tout ce qui ne doit pas être montré » (Maingueneau, 2007, p.33). Là réside entre autres la dimension transgressive de cette catégorie textuelle. La « Note au lecteur » – l'« Avertissement » y compris –, qui révèle les machineries romanesques de l'écrivain, est à ce sujet édifiante :

Ce livre étonnera sans doute le lecteur ; mais si je prends sur moi de présenter ce livre, c'est aussi pour lui demander assez d'indulgence pour ne pas crier au scandale. Que le lecteur pense seulement que quiconque fait l'amour, ne pense plus à penser. Il en arrive au point où il ne pense plus à rien. Il vit. Il se veut vrai, et il existe. Qu'on le veuille ou non, tout couple sain est érotique, chacun selon sa propre formule. Et ce livre est un document. C'est un voile qui est levé sur la vie privée de divers couples.

Ouologuem (1969, p.7)

Au-delà de la désacralisation qu'on peut percevoir, se trouve entre autres la volonté de révéler la complexité de ce sujet, lorsqu'il est notamment question de mise en écriture du sexe-plaisir par un Africain. L'auteur, sans doute conscient de l'agitation susceptible d'engendrer cette œuvre – ne souhaitant éventuellement pas déchaîner un énième scandale –, le publie sous *alias*. Dans sa machination, il informe que le texte n'est pas de lui, mais d'un aristocrate parisien – qu'on imagine être ce fameux Utto Rodolph – qui lui aurait remis un manuscrit de 2400 pages. À force de réécriture passionnée, il aurait réduit cette bible aux 370 que comptent approximativement *Les Mille et une bibles du sexe*. Le texte en lui-même pourrait

passer inaperçu<sup>4</sup>, se révéler sans grande originalité et sans intérêt littéraire majeur, mis dans son contexte, l'histoire littéraire européenne des années 60. L'un des objectifs de Yambo Ouologuem – son écriture le prouve – était de fuir le cloisonnement catégoriel vers lequel ses collaborateurs du Seuil l'orientaient à travers l'africanisation de ses récits. Il souhaitait plutôt s'assimiler à un écrivain français et incorporer sa production dans la littérature européenne. Il en imite donc les codes : *Les Mille et une bibles du sexe* s'inscrivent parfaitement dans la pure tradition littéraire européenne du livre érotique. *Le Secret des orchidées* et *Les Moissons d'amour* – peu connus du lectorat africain – sont des romances sentimentales publiées aussi sous un pseudonyme, Nelly Brigitta – qui ne donne aucun indice sur l'auteur véritable et ses origines –, pour voiler son identité africaine et fuir une certaine assignation littéraire. Cela peut légitimer, concernant les travaux sur Ouologuem, que les chercheurs se soient régulièrement limités – aujourd'hui on note un changement – à l'étude du *Devoir de violence* :

La plupart des nombreux critiques qui ont écrit sur Ouologuem, s'est limitée au *Devoir de violence* et quelquefois à l'essai *Lettre à la France nègre* et il faut attendre le livre très documenté de Sarah Burnautzki, *Les Frontières racialisées de la littérature française : contrôle au faciès et stratégies de passage* (2017), pour trouver une prise en compte de ces textes « marginaux » de Ouologuem mais qui révèlent en définitive l'importante activité menée par ce dernier sur une période aussi courte.

Mouralis (2019)

Yambo Ouologuem a un peu signé la mort des *Mille et une bibles du sexe* en se faisant cryptonyme. Un texte à caractère pornographique, dans les années 1960, publié par un auteur noir africain, aurait constitué « un objet curieux », suscité un intérêt évident. Par ce texte cependant, le romancier affirme un peu plus l'intention de s'inscrire dans la différence, et construire un « système » où érotisme et création inondent l'espace textuel en tant que matière de réflexion. La démarche s'avère donc réflexive. Il tente de cerner l'érotisme. D'où l'invite adressée au lecteur de ne point juger hâtivement ce qu'il va lire, parce que confronté à une sexualité *ob-* (en face de la) *scène*, ce qui devrait être derrière celle-ci (dans l'intimité), mais d'entreprendre avec lui cette démarche de compréhension. Cet aspect est déjà présent dans le titre du jeu, « confessions-poker ». La « confession » est, en soi, la déclaration ou l'aveu d'un acte blâmable. Cela suggère que les confessés – et l'auteur qui porte les confessions à l'image du prêtre, mais rompt le secret confessionnal<sup>5</sup> – ont conscience du caractère délictueux, condamnable de leurs actes. Dès lors, pour quelle raison les pratiquer, peut-on s'interroger ? Mieux, pourquoi les rendre publiques ? Poser leurs confessions par écrit, les rendre accessibles – même sous anonymat –, admettre qu'ils pratiquent autant de sexualités alternatives avec pas moins de plaisir, n'est-ce pas finalement un

<sup>4</sup> À l'exemple des deux autres romans publiés aux éditions du Dauphin, pourtant à la même période quasiment : *Le Secret des orchidées* (1968) et *Les Moissons de l'amour* (1970).

<sup>5</sup> Devrait-on le lui en tenir rigueur ? Ce soustraire aux règles est un peu le fondement du bon pratiquant du jeu, l'amateur – ici l'auteur (ou l'inter)-prêtre – du jeu doit donc partager ces bases : « [...] l'un des plaisirs les plus fondamentaux de tout amateur de *party* c'était de n'avoir cure des interdits » (Ouologuem, 1969, p.287).

moyen de mettre les mots sur les choses et inspirer ou soulever le débat ? D'autant que ces confessions paraissent, rappelons-le, sous la plume d'un Noir africain. Ces manèges romanesques participent donc à la mise en réflexion de l'écriture du sexe. Même si l'on comprend cette approche sur le droit de dire ou d'examiner la sexualité sous toutes les coutures, de la penser, de l'élaborer, on ne peut toutefois s'empêcher d'y lire une volonté de provocation, visible dans la manifestation d'une imagination hors du commun. L'inscription multiple des sexualités marginales et outrancières – elles irriguent *Les Mille et une bibles du sexe*, car l'auteur fait le choix de n'énoncer que les pratiques peu communes, voire interdites<sup>6</sup> –, pouvant choquer la vertu, le religieux, le lecteur africain inaccoutumé de ce genre de récit, semble volontaire. À cet égard, l'intitulé du premier chapitre, « Les violences de la pudeur », est évocateur. À lui seul, il pose un décor et dévoile un travail de déconstruction de la pudeur, elle-même fortement promue par l'église. De fait, il n'est pas étonnant que la première scène érotique de cette partie dépeigne la singulière aventure d'Isabelle – prénom à connotation chrétienne – lors de sa nuit de noces. Cette dame, attachée aux principes religieux, se sanctifie durant trois mois pour des raisons de pureté avant mariage, et pour apprécier l'acte amoureux dans le strict cadre d'une union légale. Après la célébration nuptiale à la mairie et la bénédiction à l'église, s'ensuivent des mondantés au cours desquelles le programme ne se déroule pas comme prévu : Maurice, son époux, boit plus que de raison et s'en ivre tant et si bien qu'il ne peut assumer ses devoirs conjugaux. L'auteur soumet dès lors cette femme, qui apparaît sous les traits de la Sainte Isabelle, aux fantasmes de 5 personnages, parmi lesquels ses témoins, dans une scène pouvant hérissier le poil d'un fervent religieux (Ouologuem, 1969, pp.44-45).

L'Afrique n'est pas à l'abri de cette forme de provocation, vu que ses traditions sont des pesanteurs qui confinent l'expression du sexe à l'intimité. Dans cette mesure, serait-on tenté de percevoir dans l'imagination aérienne de Ouologuem, une démarche de désensorcellement : il choquerait pour réinterroger la position de la tradition sociolittéraire sur l'érotisme. Au moyen d'un tableau surréaliste, il démontre que « l'érotisme constitue un formidable terrain de jeu et d'expérimentations textuelles », en même temps qu'il revêt une dimension « existentielle » (Gahungu, 2019, p.4). Il met en scène, lors de la visite d'une réserve kenyane, deux couples de touristes blancs et leur guide, un Noir, confrontés à un lion en rut, attiré par les galipettes des couples et l'odeur entêtante du sperme frais. Pour apaiser l'animal en chaleur, les excursionnistes essaient d'amener la bête à la jouissance en la transformant en voyeur : « Régis lève la cuisse de Vive. Il fait

<sup>6</sup> Analysant la pornographie filmique dans l'ouvrage appelé *Introduction à la pornographie. Panorama critique* (2001, pp.31-32), Claude-Jean Bertrand et Annie Baron-Carvais élaborent une typologie des représentations sur trois niveaux : « Elle montre :

- au niveau le plus doux, ce que, dans la société actuelle, le citoyen ordinaire fait couramment mais PAS en public (ex.: se dénuder, avoir un rapport sexuel banal) ;
- ce qui se fait, mais PAS couramment (ex. : le triolisme) ;
- à l'extrême, ce que le commun des mortels ne fait JAMAIS (ex. : un viol) et qui peut relever de la pathologie ou des tribunaux. » Cette classification a fait l'objet d'une reprise dans l'espace littéraire (Maingueneau, 2007, p.35) pour examiner la structuration du mode pornographique. En effet, l'auteur présente une pornographie qui se situerait aussi sur trois degrés, qu'il nomme pornographie canonique, tolérée et interdite. On peut observer chez Yambo Ouologuem, que ce sont davantage les deux derniers niveaux qui sont les plus courants. Ouologuem choisit principalement le choc ; il inscrit ainsi ce mode de représentation dans une transgression totale.

doucement tourner l'autre cuisse autour de ses reins, et il la chevauche. Il regarde le lion. La bête bave avec un feulement où l'on voit la toison de sa queue passer entre ses pattes, et frapper à cadences mesurées sa verge.» (Ouologuem, 1969, p.290). L'activité n'a guère l'effet escompté. Bien au contraire, « le fauve s'agite comme un chat », sa « verge sort de son fourreau », il s'approche du couple « avec des mouvements de reptation sournoise », prêt à prendre part aux ébats... « Mais Régis baisse les cuisses de Vive, et le lion surpris s'arrête » (Ouologuem, 1969, p.290). Comme si la scène décrite n'était pas assez lunaire, entre en scène le Noir. Astucieux, ce dernier use des ressources inépuisables de son génie pour sauver les couples de Blancs. Il se décide pour ce, à demi-nu, à masturber ce lion en feu :

Le Noir s'approche du lion. Le Noir avance le bras. Et la fourche herbue se promène autour des flancs du lion. Le lion tourne. Le Noir a un bond preste et tourne avec lui. La fourche libre rôde autour de l'anus du fauve, qu'elle caresse. [...] De sa main restée libre, le guide empoigne la branche. Il pousse, doucement... Il laisse tourner la branche. La fourche herbue timidement masturbe le sexe du lion. La fourche libre, elle, flatte le rebord sombre de l'anus, qui se crispe. Un pas. La gourde suit la cheville. et (*sic*) le miel coule. Mais la branche a tourné. Le lion immobile halète. [...] Le Noir s'approche, à petits pas. Il continue ses mouvements sur la branche. A chaque pas, il avance un peu plus, ses mains sur la branche. Là... Encore quelques mètres [...] Quelques centimètres... Le Noir insensiblement substitue à la caresse des herbes au bout de la branche la chaleur de sa main, qu'il humecte de salive. La main est d'abord ailée autour des organes. La branche fourchue écarte bien les pattes arrières (*sic*) du lion, et le Noir alors s'enhardit. Il empoigne les testicules du fauve, et le masturbe. Doucement d'abord, puis à vive cadence ensuite. [...] Le lion, yeux glauques, râlait, flancs agités de soubresauts. C'était un moment de faiblesse passagère – il fallait en profiter.

Ouologuem (1969, pp.291-292)

L'habile matoiserie du guide extirpe la bande des griffes du lion, et révèle l'érotisme comme une puissance naturelle, silencieuse, pouvant triompher de toute forme d'oppressions, museler quelque autorité. Tous – la nature y compris –, sommes fragiles devant l'empire des sens et les joyusetés galantes vers lesquelles, irrésistiblement, il nous cingle. La scène demeure très représentative de l'inventivité de l'auteur, qui ne s'interdit rien pour l'atteinte de ses objectifs. Son écriture devient un carrefour où se côtoient le possible et l'impossible, où les frontières copulent : car vérité et fabulation, réel et irréel fondent et se confondent, dans une œuvre qui se veut un « document » ayant une approche de témoignage. Ces artifices attestent globalement de ce travail de désacralisation, de friction – recherchée – et de mise en question à la fois. Enfin, la démarche de réflexion mise en exergue plus haut exige de relativiser cette ambition de choc chez Ouologuem. Son imagination débordante en matière d'érotisme et le vocabulaire exploité pour lui donner une architecture peuvent simplement intégrer cette démarche. Le seigneur français de la littérature érotique, Sade – lequel a eu des déboires avec la justice pour son « impudence » –, confiait que son ambition, loin de l'objectif d'offusquer, était davantage de pousser les mots à leur point de rupture et de dépassement, aller au-delà des limites afin d'intercepter ce qu'ils révèlent et éveillent chez l'homme ; un peu

comme Dostoïevski dévoile progressivement, avec un style accrocheur et des personnages particuliers, la part sombre tapie en nous.

### Conclusion

Entre réflexions et écriture du sexe pour ce qu'il est, transgressions des codes à la fois sociaux et littéraires et élaboration d'un univers érotique, le travail de création de Yambo Ouologuem interroge encore. Son « audace » (Kesteloot, 1967) littéraire – par le truchement une écriture éminemment transgressive, crue, des positions idéologiques qu'il assume contre vents et marrées – a fait de lui un auteur difficilement catégorisable. Romuald Fonkoua (2019, p.1) en fait un cas « unique », se situant : « à l'opposé de la génération qui l'a précédé autant que de celle à laquelle il appartient. [...] L'écrivain malien apparaîtrait bien volontiers plutôt sous les traits d'un « franc-tireur » ; un être à part pour qui la question politique dès lors qu'elle se confond au réel (ou à la vie de la cité) est sans fondement si elle n'est pas envisagée sous un angle global ou international. » Si sa passion pour la liberté l'a conduit à emprunter un chemin solitaire, le refus de se soumettre à la vision idéologique de la Négritude, et l'ouverture d'un style intrépide sont probablement le réel héritage qu'il lègue à la génération d'écrivains après lui. *Le Devoir de violence* et *Les Mille et une bibles du sexe* vont, de façon ostensible, permettre la naissance gémellaire d'un style nouveau dont *Le Devoir de violence* passe pour l'extrait de naissance, et des écrivains émules d'une écriture libérée, ou s'inscrivant dans un processus d'émancipation.

### Références bibliographiques

- Alexandrian, S. (1989). Histoire de la littérature érotique, Seghers, Paris.
- Alibert, F.-P. ([1931]1991). Le Supplice d'une queue, Éditions Jean-Jacques Pauvert, Paris.
- Aragon, L. (1928). Le Con d'Irène, René Bonnel, Paris.
- Arsan, E. (1959). Emmanuelle, Éric Losfeld Éditeur, Paris.
- Arsan, E. (1960). Emmanuelle. L'anti-vierge, Éric Losfeld Éditeur, Paris.
- Arsan, E. (1967). Emmanuelle. La leçon d'homme, Le Terrain Vague, Paris.
- Arsan, E. (1968). Emmanuelle. L'anti-vierge, Le Terrain Vague, Paris.
- Barthes, R. (1973). Le Plaisir du texte, Éditions du Seuil, Paris.
- Bataille, G. (1941). Madame Edwarda, Éditions du Solitaire, Paris.
- Bekale Nguema, I. & Ngodjo, E. S. (2021). La sexualité dans le roman de 1950-67 : esquisse d'une émancipation scripturale, *Akofena, revue scientifique des Sciences du Langage, Lettres Langues & Communication*, (004)3, 119-121. [En ligne], consultable sur URL : <https://www.revue-akofena.com/wp-content/uploads/2021/09/10-To4-67-Innocent-BEKALE-NGUEMA-Elian-Sedrik-NGODJO-pp.119-128-1.pdf>
- Bernard, M. (1968). La Négrresse muette, Christian Bourgois Éditeur, Paris.
- Bertrand, C.-J. & Baron-Carvais, A. (2001). Introduction à la pornographie. Panorama critique, La Musardine, Paris.
- Bessard-Banquy, O. (2010). Sexe et littérature aujourd'hui, La Musardine, Paris.
- Delas, D. (2003). Décrire la relation : de l'implicite au cru, *Notre Librairie*, 151, 10-15.

- Diop, P.-S. (2007). Le roman francophone subsaharien des années 2000. Les cadets de la poste-indépendance, *Notre Librairie*, 166, 9-18.
- Étiemble, R. (1987). *L'Érotisme et l'amour*, Arléa, Paris.
- Fonkoua, R. (2019). Le devenir écrivain de Yambo Ouologuem : Négrifier la littérature, *Fabula / Les colloques*, L'œuvre de Yambo Ouologuem. Un carrefour d'écritures (1968-2018). [En ligne], consulté le 13 octobre 2021. URL : <http://www.fabula.org/colloques/document6016.php>
- Gahungu, C. (2019). Ouologuem porno/graphie : une érotique de la création, *Fabula / Les colloques*, in L'œuvre de Yambo Ouologuem. Un carrefour d'écritures (1968-2018), [En ligne], consultable sur URL: <http://www.fabula.org/colloques/document5983.php>
- Gorvil, J. (1933). *Histoire de l'érotisme en Europe*, Les Éditions internationales François Aldor, Paris.
- Greene, G. [(1934). *It's a Battlefield*, William Heinemann, Londres] (1953). *C'est un champ de bataille*, Laffont, Paris.
- Kesteloot, L. ([1967]1993). *Anthologie négro-africaine. Histoire et textes de 1918 à nos jours*, Édicef, Paris.
- MacDonald, J. D. (1962). *Les Énergumènes*, Gallimard, Paris.
- Maingueneau, D. (2007). *La Littérature pornographique*, Armand Colin, Paris.
- Mongo Beti, (1957). *Mission terminée*, Buchet/Chastel, Paris.
- Mouralis, B. (2019). Yambo Ouologuem et le champ des contre-littératures : Réflexions sur les romans de Nelly Brigitta et Utto Rudolf, *Fabula / Les colloques*, L'œuvre de Yambo Ouologuem. Un carrefour d'écritures (1968-2018). [En ligne], consultable sur URL: <http://www.fabula.org/colloques/document6021.php>
- Nyela, D. (2006). Subversion épique, verve romanesque dans *Le Devoir de violence* de Yambo Ouologuem, in Justin Bisanswa (dir.), *Traversées de l'écriture dans le roman francophone*, *Revue de l'Université de Mocton* (37)1, 147-161.
- Orban, J.-P. (2018). Livre culte, livre maudit : Histoire du *Devoir de violence* de Yambo Ouologuem, *Continents manuscrits*, [En ligne], consulté le 13 octobre 2021. URL : <https://doi.org/10.4000/coma.1189>
- Ouologuem, Y. (1968). *Le Devoir de violence*, Éditions du Seuil, Paris.
- Ouologuem, Y. (1968). *Le Secret des orchidées*, Éditions du Dauphin, Paris.
- Ouologuem, Y. (1969). *Les Mille et une bibles du sexe*, Éditions du Dauphin, Paris.
- Ouologuem, Y. (1969). *Lettre à la France nègre*, Éditions Edmond Nalis, Paris.
- Ouologuem, Y. (1970). *Les moissons de l'amour*, Éditions du Dauphin, Paris.
- Pauvert, J.-J. (1982). *Anthologie historique des lectures érotiques. De Sade à Fallières (1789-1914)*, Éditions Garnier, Paris.
- Pia, P. & al. (1971). *Le Dictionnaire des œuvres érotiques*, Mercure de France, Paris.
- Réage, P. (1954). *Histoire d'O*, Éditions Jean-Jacques Pauvert, Paris.
- Rubin, G. ([1975] 1998). L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre, *Les cahiers du CEDREF*, 7, 3-81.
- Schwarz-Bart, A. (1959). *Le Dernier des Justes*, Éditions du Seuil, Paris.